

*Martin WINCKLER*

# **Spectacle permanent**

*Martin WINCKLER a trente-deux ans. Il vit et travaille en province. « Spectacle permanent » est le premier texte de fiction qu'il publie.*

*(Auto-portrait)*

Quand je me suis approché, elle ne m'a pas regardé, bien sûr. Pas plus qu'elle n'avait regardé les autres spectateurs avant moi.

Ça m'agaçait, avant. N'être qu'un visage anonyme. Ou pire, une main tenant un billet de banque.

Il y a quatre salles au Royal. La Rouge passe les « classés X » ; la Bleue les films pour enfants ; la Verte les « Grands Succès » ; la Blanche, enfin, l'« Art-et-Essai » et tout ce qu'on ne montre nulle part ailleurs. C'est la plus petite ; les films y tournent plus vite que dans les autres. C'est le petit bijou de Lefort, ce qui lui permet de se prendre pour Languois. Ici, on n'a pas la Cinémathèque, mais on a quand même le Royal. Et ce n'est pas rien.

Mais je me perds : je parlais de Luciane. C'est son nom. Elle est — comment dire, elle est ouvreuse ? Non, caissière plutôt, c'est elle qui vous vend les tickets. Donc, je m'approche mais elle ne me jette pas un regard. Elle ne regarde jamais les spectateurs. On dirait qu'elle ne regarde que les mains.

Beaucoup de spectateurs, ici, sont des habitués. Je veux dire qu'ils ont l'habitude de Luciane. Par exemple, ils disent « deux rouges », ou « trois bleues ». Ils sont aussi laconiques que possible, en général, mais jamais aussi laconiques qu'elle. Et puis, « deux rouges », ça fait initié, on montre qu'on se sent chez soi. Notez que ça n'est pas très difficile.

vu la taille du Royal. Réflexion faite, il n'y a que les habitués de la Blanche qui annoncent toujours le titre du film. Comme s'ils craignaient que Luciane ne se trompe.

Mais elle ne se trompe pas.

Je me suis demandé pourquoi Luciane ne regarde que les mains, si c'est par une sorte de pudeur, ou par discrétion pour ne pas savoir qui va voir quoi... ou si ce n'est que par lassitude, comme si des visages elle en avait une indigestion. Elle a peut-être, un temps, vu cela comme un jeu, mis à profit les infimes moments qui séparent le mouvement d'une main tendant sa monnaie du son de la voix annonçant la couleur, pour deviner si cette paume moite et joufflue poussera la porte de *Brunettes en folie* ou celle d'*Autant en emporte le vent*; si les doigts blancs ornés d'une chevalière achèteront un esquimau pour le petit dernier avant de le pousser dans la Bleue. Oui, un temps, peut-être, les devinettes. Mais plus maintenant. Maintenant, elle sait. Elle sait bien que la main flétrie des lundi, mercredi, samedi rangera quoi qu'il arrive son ticket dans la poche-gousset de l'antique gilet gris, son éternel « troisième rang pour *A bout de souffle* s'il vous plaît »...

*Tchac-Cling !*

— Merci, mademoiselle.

Elle sait. Les gens qui disent merci mademoiselle ne sont pas si nombreux, et cela fait des années que l'on ne numérote plus les places.

Au Royal, les files de spectateurs sont silencieuses. Les gens du quartier disent qu'on entre ici comme d'autres entrent en religion. Il y a un peu de ça. C'est vrai qu'il fait sombre, dans ce hall. Jour comme nuit, hiver comme été. La rue est malingre. Un mur d'usine mange le ciel en face. Le plafond est bas. Mais il fait bon, on s'y sent bien. Lefort a fait installer ses salles dans ce qui fut jadis un grand cellier. La température ne semble pas vouloir varier, même après quatre fournées successives. Et la sonorisation y gagne : on n'entend que son film, pas la bande-son de celui d'à côté, ni le solex qui passe dans la rue.

Et puis il y a Luciane.

Le seul éclairage du hall — un méchant plafonnier réfléchi par la vitre de la guérite — interdit de la dévisager. A vrai dire, on ne lui voit que les mains. Une fois, j'ai cru saisir l'éclat d'un bracelet.

Le prix des places est identique en Rouge, Bleue et Verte, sauf le mercredi après-midi : quatre francs de moins en Bleue. C'est aussi le jour de la tombola gratuite. Réservée aux moins de treize ans. Lot unique : une place pour le film bleu du jour, parfois pour celui de la semaine suivante, on ne sait jamais où en sera l'argent de poche.

J'ai gagné, une fois. Une seule. C'était ma dernière tombola : j'avais treize ans ce jour-là.

A l'époque, c'était un jeudi bien sûr. J'avais tiré au sort un peu par dérision ; j'étais fauché mais je ne tenais pas vraiment à voir *Lassie chien fidèle*, et c'est sans y croire que je dépliai le carré de papier.

Place gratuite.

Un peu flottant, je m'arrache aux commentaires envieux des autres et m'approche de la caissière.

A l'époque, ce n'était pas Luciane, bien sûr, mais une quinquagénaire redoutablement bavarde, du genre à vous faire rater le début du film si vous n'aviez pas pris la précaution d'arriver une demi-heure à l'avance. Là, justement, elle retient par la manche une jeune femme qui aimerait bien échapper à ses commentaires tentaculaires. Quand elle tourne les yeux vers moi, l'autre en profite pour s'éclipser. Elle reste sans voix puis grommelle « tu vas le voir par là » en me désignant la petite porte.

La petite porte est à droite de la caisse. Il n'y a pas de poignée. On pousse, on se retrouve dans un couloir court, lumineux, tapissé d'affiches, et on tend la main vers une seconde porte plus petite encore, lourde, que l'on pousse également. Il faut ensuite descendre quatre marches, écarter un rideau, et voici la cabine de projection étroite et fraîche suspendue entre le hall et les salles souterraines.

Ce jeudi-là, lorsque j'écarte le rideau, Lefort est occupé à charger un de ses appareils. Il tourne à peine la tête et tousse : « Ah, voici l'élus »...

La cabine est une pièce minuscule. Les appareils de projection sont comme encastrés dans les murs. A droite, j'aperçois vaguement une table encombrée d'objets que je ne reconnais pas. Sans cesser son travail, mais peut-être intrigué par mon silence, Lefort me considère et dit :

— Cette semaine c'est *Lassie*, mais la semaine prochaine si tu préf

— Je voudrais voir *Citizen Kane* !

Il s'interrompt sans rien dire et me dévisage.

— C'est possible ? dis-je, inquiet. Je peux voir ce que je veux, non ?

— Oui, bien sûr...

Sa tête s'incline imperceptiblement.

— Quel âge as-tu ?

— Treize ans. Aujourd'hui.

J'attends qu'il m'interroge encore, mais un sourire complet illumine son visage de bouledogue. Il tend la main vers un veston pendu près de lui, fouille une poche, se ravise, en explore une autre et me tend un ticket blanc.

— Le film commence dans cinq minutes. Il n'y a ni dessin animé, ni entracte.

— Je sais ! dis-je dans un souffle. Je saisis le ticket et bondis vers le hall.

Il n'y avait que trois ou quatre spectateurs dans la Blanche. J'y entrais pour la première fois. Fier et intimidé, j'allai m'asseoir en plein milieu de la salle. Pour calmer mon excitation, je sortis de mon caban un fascicule usé d'une revue de cinéma et m'immergeai dans des commentaires déjà vingt fois relus.

L'obscurité vint sans avertissement. Les images m'emportèrent. Quand les lumières se furent rallumées, je restai sans bouger, tentant de faire réapparaître sur l'écran vide les flots qui se pressaient derrière mes yeux. Et puis l'obscurité se fit à nouveau. Xanadu resurgit. A peu près au moment où le vieux Kane prononce son dernier Rosebud, la porte de la salle grinça et Lefort vint s'asseoir au bord de l'allée. Peut-être retourna-t-il surveiller ses projecteurs. Je l'oubliai rapidement.

Il était huit heures passées lorsque du milieu de la Blanche pleine à craquer je m'arrachai à une quatrième séance.

Le prix des places a toujours été moins élevé dans la Blanche. Il suffirait de déposer devant elle la somme exacte et Luciane saurait de quel film il s'agit, sans mot, sans signe, sans même devoir reconnaître la main. Or, que je sache, personne ne fait jamais ça.

La plupart des spectateurs osent à peine parler dans la file d'attente, mais on dirait que le silence de Luciane leur est intolérable, que c'est presque un affront, et certains tentent de le rompre. Le plus souvent, ils ne parviennent qu'à esquisser un bredouillis informe. Alors qu'elle a déjà sorti le ticket de la bonne couleur, ils en sont encore à tirer de leur poche des mots fripés. Et lorsqu'ils se rendent compte que tout est déjà fini, il leur faut jongler là, au bord du comptoir, avec le porte-monnaie ouvert, la carte de réduction qui traîne, les pièces éparpillées et pourquoi elle ne parle jamais cette fille maugréent-ils en ramassant tout pêle-mêle.

Parfois, un audacieux tente sa chance.

« Une pour *L'Empire des sens*, siouplait... une Blanche, hein, pas une Rouge hein... z'êtes pas daltonienne, hein ? haha ! » Voilà à peu près le genre de blague que lui avait servie un grand type à lunettes rondes, veste de velours et sac à bandoulière. Luciane ne l'avait pas regardé. On ne peut pas dire qu'il ait été plus désagréable qu'un autre, mais un silence inhabituel ponctua sa remarque.

*Tchac-Cling !...*

Posant les yeux sur le comptoir, le type vit sans comprendre un ticket rouge dépasser de sa monnaie. Il commença à ouvrir la bouche mais un « pardon » appuyé, derrière lui, le fit abandonner la file.

Il s'était alors retrouvé devant la porte de la Rouge, scrutant d'un œil hagard l'affiche de *Chaleurs douces*. De mon coin, je le voyais osciller d'un pied sur l'autre, comme s'il tentait de s'arracher à du ciment frais. Enfin, il s'ébroua, eut une grimace indéfinissable, haussa les épaules et, fourrant dans sa poche le fragment de papier rouge, il sortit dans la rue humide.

Je guettais à nouveau Luciane, et il me sembla surprendre un fin sourire sur le visage à peine relevé, tandis que la porte vitrée du hall se refermait sans bruit.

Longtemps, je suis arrivé au Royal un peu avant l'ouverture. Un jour, Lefort commença à monter ses petites expositions et il y avait là de quoi justifier ma présence. Et puis Luciane vint tenir la caisse et cela me donna une raison de plus pour hanter le hall.

Un soir de foule je me suis trouvé refoulé dans l'angle formé par le mur du fond, auquel est adossée la guérite, et le mur de droite. Au-delà des corps agglutinés, à travers la vitre latérale de la guérite, j'ai découvert le profil de Luciane, encadré par le rectangle obscur que forme, de l'autre côté, le couloir où s'engouffrent les spectateurs. Ce coin est le seul endroit d'où je puisse la regarder en paix. D'ici je vois sa main saisir, tendre, rendre, donner congé. Je devine la silhouette mince, presque immobile, les cheveux bruns, le nez pointu, le visage inaccessible. Ce même soir, quand le hall se fut vidé, et pour la première fois, je vis le corps de Luciane se redresser, s'étirer, respirer. Elle tourna la tête à droite, puis dans ma direction. Elle ne me regarda qu'une fraction de seconde et ses yeux replongèrent derrière le comptoir.

Je n'avais jamais entendu sa voix. Je veux dire jusqu'à ce soir, le soir du début et de la fin de cette histoire. Un vendredi soir. Cette semaine-là, ce diable de Lefort avait réussi à faire venir *Les Temps Modernes*. Or, depuis *Citizen Kane*, je n'ai dû rater que six ou sept films blancs. Dont le Chaplin. Et Lefort le sait... Dieu sait comment ! Chaque fois, il était venu me dire, là dans mon coin « On le repassera dès qu'on pourra ». Comme si, de sa cabine, il avait pu repérer mon absence.

Pour moi, ces jours-là, ça n'allait pas fort. Venir au Royal devenait pénible. Dès que j'avais poussé la porte vitrée, je sentais mes mâchoires se serrer ; devant la guérite je ne parvenais qu'à balbutier mes mots habituels « une blanche », alors qu'elle sait très bien que j'arrive toujours le premier, alors qu'elle connaît et mes mains et ma voix, et que le ticket git sur le formica avant que j'aie pu prononcer la première syllabe.

Au début — il y a longtemps — ça me soulageait presque, qu'elle ne me regarde pas. J'aimais qu'elle voie mes mains, qu'elle me reconnaisse par elles. Mais elle les collec-

tionne. Moi, je n'ai jamais pu capturer son regard, ne serait-ce qu'une seconde.

J'étais dans mon coin, je broyais du noir, j'attendais que tout le monde ait disparu de l'autre côté pour la regarder tranquillement, quand juste à ma droite Lefort surgit sans prévenir de la petite porte et vient vers moi.

— Dis donc, on va repasser *Les Temps Modernes* à partir de mardi... Il s'interrompt, ferme les yeux brièvement et ajoute entre ses dents « ... elle ne l'a jamais vu, elle non plus... ». Me regardant à nouveau il murmure : « j'ai besoin de quelqu'un jeudi pour la séance de vingt heures. » Il pointe un index interrogateur sur mon écharpe, son sourcil gauche se soulève.

Je parviens tout juste à répondre « D'accord ». Il pose la main sur mon bras et s'en va.

Son apparition avait fait se tourner tous les regards dans ma direction. Tous les regards sauf un. Je débarrassai le plancher.

Jeudi, je suis venu au Royal dans l'après-midi. Je m'étais dit qu'il devrait me montrer quoi faire et comment. Le hall était vide. Personne dans la guérite. En bas, Lefort était penché sur un catalogue. A mon entrée il dit « Ça va ? » et continua sa lecture un moment. Il me parla longtemps. Il effleurait les objets en me les présentant, vérifiait du coin de l'œil que je le suivais bien. J'en savais déjà assez pour qu'il n'ait pas à se répéter.

Enfin il sortit un mouchoir, s'essuya le front et les mains. « Voilà. Tu sais tout. Sois ici à dix-neuf heures trente ». Il eut comme une hésitation, le regard du père posé sur l'étranger à qui il va confier sa fille, me salua d'un sourire et replongea dans son catalogue.

Quand j'émergeai dans le hall, Luciane distribuait les derniers tickets pour la séance de dix-huit heures. En passant près de la porte entrebâillée de la guérite, je dis « Bonsoir » doucement. Elle répondit par un murmure et commença à se tourner vers moi.

C'est le moment que choisit un retardataire pour débouler dans le hall comme une charge de bisons. Le soleil,



si rare d'habitude, et ce jour-là paresseusement posé sur la porte du hall, vacilla sous le choc et vint rebondir sur la vitre de la guérite, me cachant Luciane. Bientôt le bruyant individu assiégeait le comptoir, ahanant quelque chose comme « hhh l'est pas commencé, dites, hein, c'est pas encore commencé, le film ». Luciane ne regardait déjà plus personne, *Tchâc-Cling !*, et je m'enfuis du Royal sans savoir si elle m'avait vraiment répondu.

A la séance suivante il y avait foule, impossible de l'approcher. Je me réfugiai dans la cabine de projection.

Je me demande pourquoi Lefort m'avait fait venir. Il n'avait pas besoin de moi, ni de personne. Son matériel est dans un état impeccable, les copies sont comme neuves et c'est tout juste si les machines ne se surveillent pas l'une l'autre. J'achève de tout remettre en ordre pour vingt-deux heures lorsqu'il vient me relayer. Il jette un coup d'œil circulaire.

— Tu ne t'es pas trop enquiné ?

Ah, le bougre ! Il sait bien que je ferais n'importe quoi pour lui, même décoller les chewing-gums de la moquette. Le Royal est ma deuxième peau, mon havre, mon repaire. Pour être devant le hall à l'ouverture, je jeûne, ou bien je soupe d'un sandwich, d'abord devant les affiches et les photos, pour finir dans mon coin, là-bas, à dévorer Luciane du regard les soirs où les salles n'ont plus rien à me révéler.

Le meilleur moment, c'est le douze du mois, le premier jour de l'exposition. Sur le panneau principal du hall, à gauche en entrant, Lefort présente affichettes, photos, croquis, commentaires et articles, dates des rencontres, références, nouvelles parutions. Il doit passer des semaines à rassembler tout ça ; des heures à tout mettre en place. C'est toujours prêt le douze du mois.

Le Royal fait relâche le lundi. Eh bien quand le douze est un lundi, vous pouvez y aller, les portes vitrées sont verrouillées, bien sûr, mais vers dix ou onze heures du matin, pour peu que le soleil se fraie un chemin jusqu'ici, et à condition de vous coller le nez contre le verre, de mettre les mains en écran de chaque côté, de fouiller des yeux la pénombre pendant quatre ou cinq minutes, sans respirer afin

de ne pas vous embuer, et si vous avez bien regardé le panneau la veille, vous pourrez vous rendre à l'évidence : Lefort a passé une partie de la nuit dans le hall. A la place qu'occupaient hier une filmographie complète et de multiples photos de Bogart (comme celle où il est assis par terre et parle à Bacall perchée sur une bicyclette), oui, à cette même place encore chaude d'images vous distinguerez d'autres clichés, comme ce grand portrait de Louise Brooks en *Lulu*, en bas à gauche, dans le coin le plus proche de votre regard, ce coin que Lefort a spécialement aménagé pour vous montrer, ce matin, que le douze c'est le douze.

Or jeudi, mon jeudi-projection, la veille du vendredi dont je parle depuis le début eh bien jeudi on était le *dix*. Mais je m'en suis souvenu plus tard, au moment de lui rendre sa place dans la cabine, au moment où j'entends Lefort me dire « Qu'est-ce que je peux faire pour toi en échange ? » Trop vite, je réponds : « Rien du tout, c'était chouette. Si l'occasion se représente... »

Il lève un sourcil. On dirait qu'il attendait de moi une requête précise. Je me mords les lèvres, mais sans oser revenir sur mes paroles. Il finit par dire « D'accord, si tu veux. On verra. » Tous deux nous comprenions que je venais de rater un train mais dans ce regard quelque chose me signifiait qu'en plus je me trompais de quai.

A l'autre bout du couloir, la foudre me tomba dessus. Dans la guérite, ce n'était plus Luciane, mais quelqu'un que je ne connaissais pas, qui rendait la monnaie en riant dans un hall bruyant et enfumé.

Là-bas à l'entrée, la porte vitrée se refermait. J'aperçus le bas d'un manteau, une cheville, qui disparaissaient. Je sortis derrière elle.

Elle marchait vite. J'avais du mal à la suivre parce que je sentais que quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas de m'être ainsi lancé à sa suite, mais de ne faire que ça, marcher dans la rue sans savoir vers quoi. Elle marchait la tête haute, son sac serré contre sa poitrine, l'autre main enfoncée dans la poche de son manteau. Le bruit de mes pas, mauvais doublage, l'accompagnait dans la rue déserte. Au bout de quelques centaines de mètres, je vis sa silhouette se raidir ;

elle ralentit l'allure, s'immobilisa tout à fait et se retourna lentement, comme pour me laisser choisir. Au dernier moment, je fermai les yeux et me recroquevillai sous un porche. Combien de temps a-t-elle passé à contempler mon absence ?

Je ne l'ai pas entendue s'éloigner. Je suis resté là des heures. La bouche et le dos me faisaient mal. Un disque rayé tournait dans ma tête.

Et vendredi — puisqu'il faut bien en arriver là — vendredi, la tête vide, j'ai traîné dans les rues humides, jusqu'au moment où, réfugié dans un café entre deux bouffées d'orage et comptant ma monnaie, je me suis dit que j'avais dans la main le prix d'une place en Blanche et que tiens ce soir on passe *Les Temps Mod*

Arrêt sur l'image.

Au bout d'un siècle, je vois ma main pousser la porte du bistrot, je sens mes pieds qui pèsent une tonne bondir sur la chaussée, et par-dessus le flac-flac de ces pas qui s'emballent, par-dessus le tintement de la monnaie que je sème sans la ramasser, j'entends à nouveau — enfin ! — la voix de Lefort qui murmure comme pour lui tout seul « elle non plus ne l'a jamais vu », qui grimace « tu comprends vite, toi »... Les flaques explosent autour de moi, je cours et merde je me suis trompé on peut se tromper flac-flac quel con flac-flac quel con

Il est presque dix heures. C'est ce qu'indique la pendule à l'entrée. De la rue, à travers la porte vitrée sur laquelle je m'appuie haletant, le hall me semble différent... je ne parviens pas à voir en quoi. En tout cas Luciane est là, assise comme d'habitude dans sa guérite de bois et de verre.

Je pousse la porte. Je me glisse dans le hall sans oser m'avancer. Le battant se referme et je suis son mouvement à reculons. Mon dos brosse, contre la vitre, la pancarte au bout de sa chaîne.

Quand je m'approche d'elle, Luciane ne me regarde pas. Pas plus que les autres fois. Ses mains sont sous le comptoir, ses yeux fixent quelque chose par là. Je suis devant la guérite. Je pose les mains sur le formica, je me penche, je vois les photos éparpillées sur la tablette et sur ses genoux, oui c'est ça plus d'erreur, je m'entends respirer à nouveau, je ne

peux plus me tromper, c'était pas difficile à comprendre, surtout ce soir, avec le panneau-expo vide et la pancarte qui se balance à la porte, je ne l'ai pas lue en entrant mais je sais bien ce qu'elle dit et Luciane se lève, elle sait depuis le début que je suis entré, je vois son visage et le sourire qui fond sur moi, ses yeux qu'est-ce que je vais lui dire, j'agrippe le comptoir comme si c'était elle faut que je dise quelque chose avant le dernier travelling arrière

alors je dis les premiers mots qui me viennent, les mots de la pancarte qui se balance encore à la porte, je dis ce qu'elle sait déjà, je dis :

— Y'a pas de séance à dix heures ?

© *Martin WINCKLER*